



La Genève d'Aurora Bertrana



Textes réunis et présentés par :
Mariàngela Vilallonga
Traduction : Isabel Carbonell



Càtedra de Patrimoni Literari

MARIA ÀNGELS ANGLADA
CARLES FAGES DE CLIMENT

Universitat de Girona
Diputació de Girona
Ajuntament de Castelló d'Empúries
Ajuntament de Figueres

Edita: Càtedra de Patrimoni Literari Maria Àngels Anglada – Carles Fages de Climent (Universitat de Girona – Diputació de Girona – Ajuntament de Castelló d'Empúries – Ajuntament de Figueres).

La present edició s'emmarca en el projecte “Literatura i corrents territorials (II)” (ref. FFI2016-79078-P) que porta a terme el grup de recerca de Patrimoni Literari de la Universitat de Girona.

Presentació, guió i selecció de textos: Mariàngela Vilallonga
Traducció: Isabel Carbonell

- © Dels textos: els autors i/o els editors corresponents.
- © De les fotografies: els autors corresponents.
- © D'aquesta edició: Càtedra de Patrimoni Literari Maria Àngels Anglada – Carles Fages de Climent (Universitat de Girona – Diputació de Girona – Ajuntament de Castelló d'Empúries – Ajuntament de Figueres). Abril 2018.

ISBN: 978-84-8458-514-5
Dipòsit legal: Gi. 640-2018

Disseny: Servei de Publicacions de la UdG
Maquetació i impressió: Palahí, AG
Il·lustracions: Marc Vicens

Universitat de Girona: Servei de Publicacions
Ed. Sant Domènec II - Pl. Ferrater Mora, 1 - 17004 Girona
Tel. 972 41 82 06 - Fax 972 41 80 31
www.udg.edu/publicacions/
publicacions@udg.edu

Présentation

Née à Gérone le 29 octobre 1892, Aurora Bertrana meurt à Berga le 3 septembre 1974. Fille de Prudenci Bertrana, écrivain lui aussi, Aurora est une grande voyageuse et une femme très moderne pour son époque : c'est une véritable pionnière, aussi bien dans le monde de la littérature que dans la vie. Son premier séjour en Suisse se déroule du milieu de 1923 à 1926. Cette année-là, elle part pour trois ans en Polynésie française avec son mari, le Suisse Denys Choffat, qu'elle avait épousé à Barcelone en 1925. En 1929, le couple revient en Europe pour s'installer en Catalogne jusqu'en 1938. Cette année-là, Aurora, républicaine notoire, doit s'exiler. Elle s'installe d'abord à Genève, puis à Perreux (Neuchâtel), seule car son mari s'était aligné dans les rangs franquistes. Aurora rentre définitivement en Catalogne en 1948.

Dans le premier volume de ses *Memòries*, Aurora Bertrana écrit : « *La première chose que l'on doit faire dans la vie, c'est la vivre et, seulement ensuite et pas forcément, « l'écrire » en connaissance de cause* ». L'engagement culturel, social et politique d'Aurora lui a permis de vivre l'existence intense que son écriture exigeait. Et c'est en Suisse que le germe de sa vie et de son œuvre se cache.

En effet, le premier séjour en Suisse d'Aurora bou-

leverse littéralement sa vie. C'est là qu'elle découvre sa place dans le monde ; c'est là qu'elle devient une femme moderne et cosmopolite ; c'est là qu'elle trouve la liberté de se forger un nouveau destin riche en péripéties, en voyages et en connaissances qui feront éclore son imagination et lui permettront de réaliser son rêve d'enfant : écrire. C'est le premier séjour en Suisse d'Aurora qui, en un mot, lui donne matière à écriture. *Rem tene verba sequentur*, dit la sentence latine : « Possède ton sujet et les mots suivront ». Le parcours vital d'Aurora en Suisse n'est qu'évolution, une évolution constante et fulgurante. Aurora transforme sa vie, absolument insolite pour une jeune femme catalane de son époque, en matière littéraire. Ce n'est pas en vain que sa première publication, une série de sept articles dans *La Veu de Catalunya*, s'intitule « Les impressions d'une étudiante en Suisse ». La vie elle-même et ses décors constituent la matière première dont se nourrit sa littérature. Comme le disait Pline le Jeune de son oncle Pline l'Ancien, Aurora est de ces personnes qui possèdent la double vertu de réaliser des actes dignes d'être racontés et d'écrire des choses dignes d'être lues.

Le second séjour en Suisse d'Aurora sera, quant à lui, le ballon d'oxygène qui lui permettra de reprendre son souffle et d'aller de l'avant tout en rencontrant

d'autres exilés catalans. Dans le deuxième volume de ses *Memòries*, elle écrit : « On pourrait remplir tout un volume sur les Catalans en Suisse, et je ne crois pas qu'il fût des plus ennuyeux, à condition de ne rien vouloir cacher ou de ne pas essayer d'édulcorer les aventures de toutes sortes qu'ils ont vécues dans ce pays ». C'est avec ce volume que nous commencerons l'itinéraire genevois de notre pionnière. Nous espérons que ce ne sera pas le dernier.

Cet itinéraire adopte un suivi chronologique de la biographie littéraire d'Aurora. J'ai spécialement recouru à ses *Memòries*, même si certains extraits sont tirés d'autres œuvres, comme il l'est indiqué dans la bibliographie finale. Aurora maîtrise la description des lieux ; ses affirmations et ses jugements de valeur sont toujours précis et catégoriques, sans jamais perdre une nuance d'ironie et un certain recul. Ses textes sur Genève permettent au lecteur de se faire une idée assez précise de cette ville, aussi bien d'un point de vue géographique que social, politique et culturel ; tout en découvrant la vie d'Aurora, nous découvrons aussi les différences qui séparent Genève de Barcelone. C'est ainsi toute la vie des exilés en Suisse qui palpète entre leurs lignes.

Cet itinéraire d'Aurora Bertrana à Genève a vu le jour en avril 2016 quand, invitée par le professeur Bertrand

Lévy, j'eus le plaisir à prononcer à l'université de Genève une conférence sur la présence des Catalans dans cette ville. Je venais justement de retracer les expériences de trois écrivains catalans en Suisse — Aurora Bertrana, Mercè Rodoreda et Cèlia Suñol — à l'université de Neuchâtel. La collaboration du professeur Lévy a été précieuse au moment d'établir l'itinéraire genevois d'Aurora. Je réitère ici mon immense gratitude pour son enthousiasme envers l'œuvre d'Aurora, tout en espérant que notre collaboration sera toujours aussi fructueuse que jusqu'à présent.

1. Genève dans l'imagination d'Aurora et son arrivée à la gare de Cornavin

En 1923, Aurora vit à Barcelone avec sa famille. Elle fait des études de musique et elle ressent le besoin de partir. L'occasion de voyager se présente sous la forme d'un poste de violoncelliste dans plusieurs hôtels des Alpes en juillet-août. Elle pourra ainsi gagner un peu d'argent et faire le maximum d'économies pour payer son inscription en septembre à l'Institut Dalcroze de Genève. Elle a créé un groupe de jazz féminin avec deux amies. C'est ce qu'elle raconte dans ses Memòries, une œuvre qui est le creuset où se fondent ses pensées et son vécu, son

travail comme journaliste, d'abord, puis comme prosatrice et romancière ensuite, pour engendrer finalement sa littérature mémorialiste.

Mais, moi, comme toutes les élèves avancées de l'Institut de Rythmique, je rêvais d'aller à Genève, de m'inscrire à l'Institut Jaques-Dalcroze et d'obtenir le diplôme ou le certificat qui me permettrait d'enseigner sa méthode dans le monde entier. [...] Pour être honnête, je dois admettre que ce qui m'attirait si fort au-delà des frontières n'était pas seulement la méthode Dalcroze mais aussi ma passion pour l'inconnu, ma curiosité inassouvie de découvrir d'autres lieux, d'autres peuples, d'autres langues, d'autres coutumes...

Memòries, I, 227

À la mi-juin, j'avais reçu la visite d'Aurèlia Sancristòfol. Même si je ne la connaissais pas personnellement, j'avais déjà entendu parler d'elle. C'était, disait-on, une violoncelliste remarquable. Je n'avais jamais assisté à l'un de ses concerts. Aurèlia Sancristòfol venait me demander si j'accepterais d'aller en Suisse pour faire partie d'un petit orchestre qui devait jouer dans un hôtel de Mürren pendant les mois de juillet et d'août. Sa proposition me transporta. Le semestre d'hiver à l'Institut Dalcroze commençait le onze septembre et l'offre d'emploi d'Aurèlia Sancristòfol était providentielle. Travailler



Le Salève vu de la Rive nord du lac Léman. Photo : Mariàngela Vilallonga

et gagner de l'argent en juillet-août dans un hôtel en Suisse alémanique puis, en septembre, commencer à étudier aux côtés de Jaques-Dalcroze à Genève!

Memòries, I, 255

Tout cela signifie que la quinzaine qui précéda mon départ en Suisse fut caractérisée par une activité fébrile. J'avais, malgré tout, quelques brefs instants pour rêvasser au pays que j'allais voir. Une simple carte de la Suisse, ramassée dans une agence de voyage, s'étalait sur mon lit et mes yeux, déjà émerveillés, voyageaient sur ce grand papier jaune, bleu, vert et blanc. Toute la Suisse était blanche comme si la neige couvrait le pays d'un bout à l'autre. Dans tout ce blanc entouré de jaune — des bribes d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Autriche — se découpaient, polymorphes, les taches bleues des lacs Léman, de Constance, de Neuchâtel, de Thoune, des Quatre Cantons. [...] Comme prise de folie, de frénésie, je ne voyais plus que ces noms alambiqués, truffés de consonnes, que je ne saurais jamais prononcer. C'était des noms de montagnes, des noms de glaciers immenses (ils semblaient l'être sur la carte, en tout cas), des noms de villes encaissées au fond de vallées insondables au cœur des Alpes et entourées d'énormes forêts de sapins gigantesques. Dans mon imagination, c'était comme ça.

Memòries, I, 256-7

Lorsqu'elle fait le bilan de sa vie dans ses Memòries, Aurora ne lésine sur aucun détail et conserve encore son enthousiasme d'alors pour décrire son voyage en train de Barcelone à la gare de Cornavin, au centre de Genève.

En 1923, pour aller de Barcelone à Genève, il fallait passer par toute une suite de changements de trains, d'attentes dans les gares principales du trajet et de demandes de renseignements indispensables que les employés des chemins de fer vous dispensaient avec plus ou moins d'amabilité et de compétence. Moi, je trouvais tout ça captivant et vraiment amusant : le paysage du Roussillon, celui de la Provence puis, déjà plus spectaculaire, celui de la vallée du Rhône au crépuscule ; les compagnons de voyage souvent renouvelés et même les noms des endroits où l'on devait changer de ligne. Tout excitait ma curiosité et me servait de divertissement. J'arrivai à Genève le lendemain matin. Pendant que la police examinait nos passeports, une dame à l'air gentil me souriait.

Memòries, I, 258

2. Premier après-midi à Genève

Aurora descend dans l'un des nombreux hôtels —modestes— qui foisonnent autour de la gare de Cornavin. L'impact de

ce premier après-midi à Genève, cette ville qu'elle connaîtra si bien un jour, ne manque pas de nous surprendre par les observations qu'elle lui suggère. La perspective d'un été dans les Alpes et de ses futures études à l'Institut Dalcroze la font se sentir intensément vivante.

Madame Molina m'accompagna à l'Hôtel des Familles, juste en face de la gare. Le lendemain matin, de très bonne heure, nous nous retrouvâmes dans le vestibule. Le violoniste se rendrait directement à Mürren. Je profitai de l'après-midi pour visiter le quartier destiné aux visiteurs étrangers. La Suisse était alors le premier pays du monde à se consacrer au tourisme. Elle fut ensuite imitée par tous les autres pays. À Genève, près de la gare, du lac et de ses quais, se trouvaient les grands hôtels de Russie, des Bergues, le Richemond, le Métropole — sur l'autre rive du Rhône. Ils respiraient tous la propreté, le confort, le luxe... Tout le long de la rue du Mont-Blanc, du quai des Bergues, du quai Gustave-Ador, de la place Cornavin, des salons de thé, des pâtisseries, des restaurants et des cafés côtoyaient un chapelet de magasins éblouissants qui exhibaient une multitude d'objets inutiles mais de la plus grande qualité : des fourreurs, des maroquineries, des bijouteries, des horlogeries... Des agences de voyage, aussi, dont les affiches proposaient au public les voyages les plus fascinants : des pyramides d'Égypte, de la Sicile,



Gare de Cornavin. Photo : Mariàngela Vilallonga

de Naples ou de Rome à des excursions, moins somptueuses, aux sources du Rhin, à la Mer de Glace ou au Grand-Saint-Bernard. Mais tous ces miroirs aux alouettes ne m'éblouissaient pas. Mon voyage du lendemain au cœur des Alpes suffisait à me ravir.

Memòries, I, 258

L'été 1923 s'achève. Après avoir joué dans plusieurs hôtels des Alpes — le Kurhaus de Mürren fut le dernier — Aurora retourne à Genève, cette fois-ci pour y rester plus longuement, le temps de ses études. Mais lisons d'abord quelques notes de son voyage de Mürren à Genève.

Le 4 septembre, le trio Molina - Txereixewski - Bertrana avait terminé son contrat avec l'Hôtel Kurhaus.

Chargés d'instruments, de partitions et de valises, nous nous entassâmes dans un wagon du funiculaire en compagnie d'un groupe de garçonnetts qui descendaient jusqu'à Lauterbrunnen pour aller à l'école. [...] Le trajet de Mürren à Genève en passant par Lauterbrunnen, Interlaken, Berne, Neuchâtel et Lausanne était très intéressant. Les lacs de Thun et de Brienz, celui de Neuchâtel... Le Léman, surtout, si vaste qu'on avait du mal à en discerner l'autre rive de la voie ferrée, qui pourtant le longeait. Tout relançait mon enthousiasme de plus belle.

Memòries, I, 272

3. Un itinéraire dans un itinéraire

Aurora est déjà installée à Genève lorsqu'elle élabore un itinéraire genevois destiné à des connaissances, des amies de la famille Salazar venues de Gérone pour un bref séjour. Aurora n'y souligne pas seulement les bâtiments mais aussi les arbres et toutes les petites bêtes dont la ville foisonne. Au passage, elle y fait l'éloge du respect révérenciel que les Genevois portent à la nature, tout en critiquant le manque de sensibilité dont son propre pays fait preuve à cet égard. Elle réfléchit sur le tourisme, elle qui n'a jamais voyagé comme une touriste et qui, au contraire, s'est toujours profondément impliquée dans ses

relations avec les personnes qui l'ont accueillie, avec l'Autre, l'Inconnu, qui lui inspire un profond respect. Pourtant, si l'on veut découvrir la Genève touristique des années vingt avec Aurora Bertrana, rien n'est plus facile que de suivre cet itinéraire.

J'ai promené mes clientes sur les quais du lac et du fleuve ; nous avons traversé plusieurs fois les trois ponts, celui du Mont-Blanc, celui des Bergues et celui de la Machine (il y en avait encore quelques autres plus loin, mais ils étaient trop distants du centre). [...]

Nous avons longuement visité la vieille ville, ses cours et ses façades Renaissance, sa cathédrale protestante, son Hôtel de Ville, le musée Rath et le jardin botanique de l'Ariana, les parcs des Eaux-Vives et celui de la Grange. Les deux dames de Gérone étaient enthousiasmées par les arbres de Genève. À cette époque de l'année, ils sont les véritables maîtres de la ville. Partout, ils s'élèvent comme des monuments de la Nature, empreints de dignité et de beauté. On en voit tout le long des avenues, sur les places et, surtout, dans les jardins publics. Mes amies ne se lassaient pas de les admirer. Pour les pauvres habitantes d'un pays où l'on fait ostensiblement la guerre aux arbres, où n'importe quelle raison est bonne pour les tailler et les massacrer avec une délectation visible et hâtive, le respect et l'amour des Genevois pour



Parc des Eaux-Vives avec le lac Léman au fond. Photo : Mariàngela Vilallonga

leurs arbres étaient attendrissants. Elles ne se lassaient pas non plus de contempler de près les moineaux, les mésanges et les écureuils, apprivoisés mais libres en pleine nature. Le moineau et la mésange, si farouches chez nous à force d'être persécutés par les gamins et assassinés à coups d'arbalète tout comme l'écureuil, que l'on canarde sadiquement à certains endroits de la péninsule ibérique sous prétexte de manger son petit corps maigrichon, étaient ici les amis des promeneurs. On leur donnait à manger pour le plaisir de les voir s'approcher sans crainte et saisir les miettes de pain, les cacahuètes ou les noisettes que leurs amis, les hommes

civilisés, leur tendaient, comme s'ils savaient que toute atteinte à leur vie si fragile mais précieuse serait passible de prison.

C'était le mois d'avril et, dans les parcs et les jardins de Genève, toutes ces gentilles petites bêtes, oiseaux et rongeurs, fêtaient l'arrivée du printemps. Les plantes fleurissaient, les arbres bourgeonnaient, les mouettes et les poules d'eau avaient déjà migré, en emportant avec elles la triste vision de l'hiver qui les accompagne. Les cygnes s'approchaient des berges du lac et toisaient avec une froide agressivité quiconque osait trop s'en approcher. Vus de près, ils étaient immenses, spectaculaires et prétentieux, comme beaucoup de dames de la grande bourgeoisie.

Je fis monter mes amies dans l'un des premiers bateaux qui inauguraient la saison. Il suivait la côte savoyarde puis, une fois arrivé au Grand-Lac, le traversait jusqu'à Nyon pour mettre le cap sur Genève en longeant la rive suisse. Cet aperçu de navigation lacustre était un luxe propre aux vacanciers que je savourai avec la même volupté que mes deux compatriotes. Jouer sans vergogne à la touriste était, à cette époque de ma vie, une jouissance qui plus tard, bien plus tard, deviendrait un divertissement douteux, superficiel, incomplet et même fastidieux.

Memòries, I, 331-2

4. Nicolau d'Olwer

L'amitié qui lie Aurora Bertrana et Nicolau d'Olwer va durer toute leur vie, comme cela s'exprime non seulement dans les Memòries d'Aurora, mais aussi dans leur correspondance, qui est conservée aux archives du monastère de Montserrat. Nicolau aidera Aurora à trouver un éditeur pour ses chroniques de Polynésie, qui paraîtront finalement aux éditions D'Ací i D'Allà. Dans ses Memòries, elle évoque ainsi cette amitié sur fond de décor genevois.

Un jour, dans la rue, j'ai rencontré Lluís Nicolau d'Olwer. Nicolau était un homme que je n'avais pas vu souvent mais que j'admirais beaucoup. Sa personnalité intellectuelle et politique m'inspirait un profond respect. Le fait de nous retrouver nez à nez dans une rue de Genève a fait naître entre nous une cordialité immédiate. Nicolau m'a dit qu'il vivait dans un petit village de Haute-Savoie près de Genève, à Monnetier ou à Mornex, je crois. Lorsque je lui ai demandé ce qu'il pouvait bien faire dans le coin, il m'a répondu qu'il écrivait. La dictature de Primo de Rivera l'avait forcé à s'exiler. Il avait choisi ce bel endroit paisible sur le Mont Salève parce qu'il pourrait y travailler en paix et, en même temps, fréquenter des gens intéressants à Genève. [...] Nous avons passé ensemble des heures et des heures à canoter, à nous



Lluís Nicolau d'Olwer et Aurora Bertrana. Fons Lluís Nicolau d'Olwer des Archives de l'Institut d'Estudis Catalans

promener, à manger, à nous reposer, allongés... Pourtant, jamais, pas le moindre instant, il n'y eut entre Nicolau et moi un seul de ces gestes, de ces mots ou de ces regards équivoques qui surviennent d'ordinaire dans les relations amicales entre un jeune homme et une jeune femme, et qui peuvent les troubler.

Plus tard, beaucoup plus tard, après la guerre d'Espagne, Nicolau et moi, nous nous sommes revus à Genève. Il vivait maintenant à Paris. C'était un nouvel exil pour lui et, cette fois-ci, pour moi aussi. Mais notre amitié était toujours la même. Nous ne faisons plus de promenades en barque et nous ne nagions plus dans le Léman, nous ne faisons plus la sieste ensemble, allongés chastement l'un à côté de l'autre dans l'herbe ou sur le sable du rivage. Je conserve encore une photo de cette époque : Nicolau, coiffé de son chapeau habituel enfoncé jusqu'aux oreilles, son non moins habituel petit ruban noir noué autour du cou, appuyé sur la balustrade du pont du Mont-Blanc ; moi, à côté de lui, vêtue d'un long manteau et d'un petit chapeau en feutre garni d'une voilette que le vent des Alpes faisait voler. C'était un photographe ambulancier qui l'avait prise, et Nicolau lui avait donné son adresse à Paris. Quelques jours plus tard, il m'envoya la photo à Genève, accompagnée d'une longue dédicace. Après avoir posé pour notre portrait, nous avons pris un train à la gare de Cornavin. Nous étions descendus à Nyon

et nous étions retournés nous asseoir sur l'herbe un peu humide des prés jurassiens, moi, assise sur le manteau de Nicolau.

Entre 1924 et 1930, Nicolau et moi avons maintenu une correspondance : lui, en France, et moi, en Suisse ; lui en Suisse, et moi, en Catalogne. Lui, en Catalogne et moi, en Polynésie orientale. Pendant les années de la République, nous étions tous les deux en Espagne. Nous nous voyions peu et nous ne nous écrivions pas du tout. Nous ne nous sommes revus qu'en 1939. C'étaient des temps difficiles aussi bien pour lui que pour moi, mais les moments que nous passâmes ensemble furent d'une plénitude et d'une harmonie parfaites.

Memòries, I, 348-9

5. Sa première chambre, chez le pharmacien Brachard

L'itinéraire des maisons genevoises où Aurora a vécu pourrait constituer toute une route à part de notre circuit. Elle les décrit toutes et devance, ici aussi, d'autres écrivains comme Paul Auster qui, dans sa Chronique d'hiver publiée en 2012, catalogue une à une toutes les maisons qu'il a habitées avec

la précision quasiment maniaque d'un entomologiste. Voici le premier logis de son premier long séjour à Genève : une chambre chez un pharmacien.

Je suis arrivée à Genève sans m'en rendre compte. Notre trio s'est séparé à la gare même. Le violoniste, la pianiste et moi avons échangé nos adresses sans la moindre intention de nous revoir. J'allais vivre à la Terrassière, chez un pharmacien du nom de Brachard. Madame Brachard louait une chambre intérieure aux étudiants sans ressources. La pharmacienne et moi nous étions mises d'accord par correspondance. J'ai donc laissé mon violoncelle à la consigne et, lestée de ma valise, suis montée dans un tramway qui me laisserait près de mon nouveau logement, 4, rue Terrassière, à deux pas de l'Institut Dalcroze. La chambre était grande, retirée et obscure. J'ai ouvert la fenêtre et la vue m'a consternée : une cour humide et sombre où s'entassaient des caisses, des vélos, des seaux à poubelle et où flottaient des remugles de moisi et de fumée. Je me suis penchée par la fenêtre en tordant le cou pour essayer d'apercevoir un pauvre rectangle gris de ciel suspendu au-dessus de la maison. J'aurais voulu croire que, plus haut et plus loin, ce même ciel était bleu et lumineux. Peut-être que quelqu'un pouvait en jouir depuis un lieu privilégié, au bord de la Méditerranée ou bien très haut, dans les Alpes.

Memòries, I, 272

Une autre période de ma vie commençait, qui se caractériserait par une lutte acharnée pour subsister et avancer dans mes études. Je fis alors déjà le premier sacrifice de cette nouvelle étape à la pâtisserie-cafétéria de la Terrassière : pour faire des économies, je ne demandais pas le café au lait dont j'avais pourtant si envie. Deux œufs sur le plat et deux tranches de pain étaient une maigre pitance pour mon appétit et je n'en faisais qu'une bouchée pour calmer momentanément ma faim. [...] Madame Brachard ne me demandait qu'un franc par jour pour sa chambre, café et lait inclus.

Memòries, I, 273

6. L'Institut Dalcroze

L'objectif du départ d'Aurora à Genève — vis-à-vis de ses parents, tout au moins — était d'apprendre la méthode Dalcroze pour, une fois diplômée, gagner sa vie en l'enseignant à son tour. Si telle était véritablement son intention, la réalité fut pourtant toute autre. L'institut avait été fondé en 1911 à Hellerau, près de Dresde, puis en 1915 à Genève par Émile Jaques-Dalcroze, qui en fut le directeur jusqu'à sa mort, en 1950. Sa méthode, basée sur une perception corporelle de la musique, eut une grande influence sur l'enseignement de cette

dernière et sur la pédagogie curative. Ses trois piliers : la musique, le mouvement et la coordination. L'institut se trouvait (et se trouve encore) au 44, rue de la Terrassière. À Barcelone, Joan Llongueres, le professeur d'Aurora, avait créé en 1912 son Institut Català de Rítmica i Plàstica qui serait plus tard l'Institut Joan Llongueres et suivait la méthode dalcrozienne. Le centre de Dalcroze à Genève et celui de Llongueres à Barcelone sont toujours bien actifs de nos jours.

Ma vie commençait à s'organiser. Le matin même du 5 septembre, mon premier jour à Genève, je suis allée au secrétariat de l'Institut Dalcroze. Je m'y suis présentée comme étant une élève de Joan Llongueres, de Barcelone. Hélas, le nom de mon cher maître et celui de ma ville adorée n'ont pas du tout impressionné la secrétaire, qui est restée de marbre. Son attitude n'a pas été très encourageante. Elle n'était pas là pour s'amuser. [...] On respirait à l'Institut Dalcroze une atmosphère d'ordre administratif et une absence totale de chaleur morale qui étaient encore pires que celles que devaient respirer les fonctionnaires de l'Hôtel de Ville où il fallait obtenir un permis de résidence.

Memòries, I, 274

Si ne pas avoir d'argent a toujours été une grave infraction quels que soient le lieu et l'heure, cela semblait encore plus inconcevable et consternant à Genève et



Pont du Mont-Blanc. Photo : Mariàngela Vilallonga

à l'Institut Dalcroze. J'avais la sensation de commettre une grave offense envers le corps enseignant et les lois tacites de la Confédération Helvétique. [...] Chez Dalcroze, on ne m'a pas fait un seul franc de rabais, mais on m'a fait savoir que l'on consentirait à m'inscrire pour le premier trimestre si je payais d'avance.

Si j'avais été un peu plus maligne, j'aurais pris mon violoncelle et ma valise et je serais rentrée à Barcelone. Mais ce n'est pas la première fois que je vous le dis dans

ces *Memòries* : je n'ai jamais été très maligne. Et comme je n'ai toujours pas changé, je me sens bien incapable de juger si j'ai bien fait ou non de rester à Genève. Ce que je sais, et ce dont je suis sûre, c'est que mon destin inexorable en avait décidé ainsi. Je resterais à Genève, je m'y débattrais, j'irais d'échec en échec, j'aurais faim et froid, j'y tomberais malade, je m'en sortirais... et, après tout, je ne le regretterais jamais et j'accepterais tous ces déboires avec une allégresse étrange qui équivaut à une victoire d'un autre ordre.

Memòries, I, 278

L'accusation que monsieur Jaques avait porté contre une élève qui avait avoué manquer d'argent pour payer la totalité de son inscription, était encore plus injuste et cruelle que s'il avait incriminé – peut-être le faisait-il parfois, d'ailleurs – ces riches Américaines qui vivaient dans des palaces, prenaient le thé dans les *crèmeries* les plus renommées et allaient de temps en temps au cinéma ou écouter de la bonne musique au Victoria Hall et, bien sûr, chez Maxim's et au Kursaal pour y danser le *foxtrot*, le *blues* et la valse anglaise, sans craindre pour autant d'offenser la rythmique.

Memòries, I, 287

La seule solution à cette situation difficile et de plus en plus insoutenable était de trouver du travail. Le permis

de résidence que la Confédération Helvétique accordait aux étudiants l'interdisait. L'étudiante étrangère Aurora Bertrana, élève de l'Institut Dalcroze à Genève, n'avait légalement que le droit de faire des études. La police nous tenait à l'œil, et tout spécialement ceux d'entre nous qui vivaient dans des chambres modestes et sans pension complète. Ceux qui résidaient dans une pension de luxe ou à l'hôtel n'étaient pas suspects. On voyait bien qu'ils avaient les moyens et qu'ils ne chercheraient pas un emploi.

Memòries, I, 288

7. Aurora trouve refuge chez ses amies

À l'Institut Dalcroze, Aurora fait des amies. Elle va nous raconter comment et nous les présenter. Nous ferons ensemble une petite promenade dans quelques rues genevoises. Avec Elisa Uriz, nous irons un moment place des Eaux-Vives. Avec mademoiselle Bosset, nous déjeunerons place du Bourg-de-Four un jour de Noël. Pour finir, nous serons reçus chemin de Contamines chez mesdames Brucker et Gandillon.

À l'Institut, on trouvait des gens de tous les pays, surtout des Suédois, des Danois et des Américains. Les élèves

venus du Nord dépensaient beaucoup plus que nous, le petit groupe de Latins : deux Genevois, une Lausannoise, une Française, une Persane d'origine française, une Italienne et deux Espagnoles : Elisa Uriz et moi.

Memòries, I, 282

Nous espérions toujours qu'il ferait beau et que nous pourrions aller nous promener sur les quais du Rhône et du lac, au Jardin Anglais... Mais le soleil n'était jamais au rendez-vous. Le lendemain, il pleuvait ou le vent du Nord soufflait, froid et mordant. La petite chambre d'Elisa redevenait notre refuge.

Memòries, I, 283

Depuis l'époque où Elisa et moi discutons dans sa chambrette de la place des Eaux-Vives, en 1923, les questions sociales ont fait des progrès et ont évolué.

Memòries, I, 284

Les vacances de Noël et du Nouvel An n'avaient pas été aussi tristes et calamiteuses que je ne le craignais. Lorsque l'une de mes condisciples genevoise, mademoiselle Bosset, apprit que je restais à Genève, elle m'invita à déjeuner le jour de Noël. Elle vivait avec sa sœur, professeur de piano, place du Bourg-de-Four, dans une maison aussi vieille que le reste du quartier, calme et silencieux à l'image des deux demoiselles,



Entrée de la Vieille Ville. Photo : Mariàngela Vilallonga

d'âge assez mûr. Elles étaient gentilles, sans-façon, aimables. Nous sommes devenues très amies et elles m'ont invitée souvent depuis.

Memòries, I, 292

Madame Brucker m'a reçue avec affabilité. Elle était jeune, belle, extrêmement élégante. L'appartement, un entresol dans peut-être le seul immeuble construit à

l'époque dans le très résidentiel chemin de Contamines, était moderne, confortable, luxueux. Il paradait fièrement à côté de son voisin bourgeois, le quartier des Tranchées. Les résidences privées disparaissaient derrière les arbres touffus et presque tous centenaires qui les entouraient.

Tous ces arbres, qui constituaient chacun un magnifique monument végétal, ont été abattus de nos jours par de terribles machines coupeuses. Là où des parcs et des jardins ornaient les grandes villes, vous verrez des bâtiments de huit ou dix étages, ultra-modernes et pourvus du plus grand confort, occupés par des nouveaux riches ou par d'anciennes fortunes comme notre compatriote Patxot.

Memòries, I, 295

La maison des Gandillon était un véritable palais à côté de l'appartement des Brucker qui m'avait pourtant semblé être la plus confortable, la plus élégante et la plus luxueuse des demeures. Pour entrer chez les Gandillon, on passait une énorme grille de fer forgé qui donnait sur un parc où croissaient et s'étendaient majestueusement des marronniers, des ifs, des pins sylvestres, quelques cèdres bleus... Dissimulée sous la dense ramure des arbres centenaires, la construction était invisible du chemin de Contamines. À l'intérieur,

tout respirait le confort et luxe ; des radiateurs distribués avec habileté répandaient une agréable chaleur qui s'unissait au parfum de térébenthine de la cire. Après ma chambre glaciale de la Terrassière, où je devais faire mes gammes en gants de laine et cache-nez, la résidence des Gandillon était pour moi un paradis, un petit bout de ciel enclavé dans Genève. Je fus accueillie par madame Gandillon, la maîtresse de maison, naturelle, cordiale et très élégante dans sa tenue de grande dame toute simple.

Memòries, I, 321

8. Monsieur Choffat et la Villa Gilly

Aurora fait la connaissance de Denys Choffat, un ingénieur-électricien suisse, au Palais Électoral de Genève à l'occasion d'une exposition de récepteurs et d'émetteurs de radio où elle joue du violoncelle avec son quatuor féminin. Denys, quant à lui, y présente des appareils de sa création. Ils iront se marier à Barcelone le 30 mai 1925. Dans ses Memòries, Aurora parle toujours de lui comme de « monsieur Choffat ». Dans les morceaux suivants, elle décrit ses espérances et la beauté de Villa Gilly, la maison de famille des Choffat à l'époque où elle connaît son futur mari, en 1924. Aurora vit alors dans une chambre chez madame Bovard, au 4 de la rue de Servette.

J'imaginai que ces dames de la Villa Gilly auraient allumé le chauffage et que je pourrais porter ma robe sans claquer des dents ou frissonner. La villa, bâtie sur une colline dans un quartier résidentiel à quelques kilomètres de Genève, était entourée d'un grand parc-jardin et avait une vue magnifique. L'allure de la maison, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, m'avait impressionnée. Ni monsieur Choffat, ni sa mère, ni ses sœurs ne se correspondaient apparemment à la richesse de la construction et de l'ameublement de la maison.

Je fus reçue dans un grand salon couvert de tapis aux sièges tapissés avec élégance, où trônait un piano à queue. De grands tableaux dans des cadres aux dorures sculptées étaient accrochés aux murs revêtus d'un papier gris perle. Les rideaux des grandes fenêtres masquaient le jardin. Le lustre à pétrole très ouvragé (*madame veuve* Choffat ne voulait pas « fréquenter » l'électricité) qui pendait du plafond diffusait une douce lumière sur les objets. À côté du grand salon, se trouvait la bibliothèque, revêtue de hauts rayonnages et de vitrines chargés de volumes. J'en mourais de convoitise. Comme j'aurais préféré qu'on me laisse y fouiner pour choisir un livre, puis aller m'installer sous les frondaisons et là, à l'abri du profond silence du parc, lire, au lieu de formuler des phrases banales pour répondre aux phrases tout aussi banales que m'adressaient ma future belle-mère et mes futures belles-sœurs !



Villa Gilly, Grand-Lancy, années 1990. Photo: Patrimoine Suisse Genève

Les quatre femmes, d'un commun accord probablement non convenu mais tacite, s'étaient mal fagotées et mal coiffées, pour m'impressionner sans doute. Elles voulaient me faire comprendre, et je l'ai compris dès mon arrivée, que le luxe et la coquetterie féminine étaient exclus dans cette maison.

Memòries, I, 389

Je supposais que mon futur mari ne se limitait pas à bien gagner sa vie, mais qu'il aurait aussi de l'argent, hérité de son père. Il parlait souvent de louer une villa au bord du Léman, où ne vivent que des gens riches.

Vivre près du Léman était l'un des rêves un peu fous de ma vie. J'étais amoureuse de ce lac si large, si vaste, si paisible... Monsieur Choffat me parlait de l'ameublement de notre maison : la salle à manger serait de style rustique normand, en chêne fumé... ; le salon, son bureau, mon étude, auraient chacun des styles différents... Et moi, moi qui ai toujours eu la mauvaise habitude de croire tout ce que l'on me dit, je m'y voyais déjà, dans cette villa supposée, et, naturellement, je m'y voyais en train d'écrire, car c'était bien ce qui m'intéressait le plus au monde. Je savourais d'avance le plaisir de m'installer dans mon petit bureau donnant sur le lac, face à cette grande étendue d'eau. Entre ligne et ligne, je jetterais un coup d'œil sur le Léman, je le verrais changer de couleur selon l'heure de la journée, selon la direction et la force du vent. Il serait tantôt d'un bleu intense, tantôt d'un bleu délavé. C'était le matin que le lac était le plus beau, quand l'eau, d'un bleu-gris, se montrait tranquille, silencieuse et immobile. J'écrirais mon premier roman à côté du lac, en voyant au loin les voiles blanches à moitié endormies et, au-delà, les montagnes... Je ne sais pas si je croyais vraiment à ce bonheur lumineux ou si je me laissais bercer par une sorte de rêve qui durerait ce qu'il devrait durer, jusqu'à son évanouissement soudain, comme tous les rêves.

Memòries, I, 395-6

La distance et les différends qui finiront par provoquer la séparation du couple expliquent le regard ironique qu'Aurora porte sur son mari. Elle vit trois ans avec lui en Polynésie française, puis quelques années en Catalogne jusqu'en 1938, quand elle reprend le chemin de Genève qui est aussi, cette fois-ci, celui de l'exil. Le seul refuge qui lui reste, pense-t-elle, c'est Genève, chez sa belle-mère. Dans le texte suivant, Aurora nous montre le contraste violent et abrupt entre la Barcelone et la Genève de 1938.

On était en juin 1938. J'avais quitté Barcelone, une Barcelone en ruines, affamée, bombardée et sale. Je me retrouvais à Genève, la ville chérie de mes amours. Quand j'y étais arrivée la première fois, en 1923, cette ville m'avait ouvert les yeux sur un nouveau monde, un monde insoupçonné, révélateur, et non pas à cause de ses monuments, de ses parcs, de ses jardins, de ses quais sur le Léman et le Rhône ou de son paysage alpin, mais par le niveau de civilisation, de culture, de civisme et d'euro-péisme que l'on y respirait.

Ce matin lumineux de juin 1938, je retrouvais mon aimable Genève, propre et gaie, peuplée de gens bien nourris et bien habillés, ma Genève diligente et comme imprégnée d'une envie et d'une joie de vivre qui contrastaient avec mon état d'esprit. Je ne pouvais pas partager l'animation générale. Deux années de guerre

civile vécues à Barcelone, le cœur et l'âme submergés par l'immense tragédie des luttes fratricides, la destruction morale, sociale, politique et matérielle de notre chère capitale de la Catalogne, m'avaient privée de la faculté d'éprouver du plaisir.

Memòries, II, 156

Genève sera, en effet, le refuge de l'exilée, mais pas la Villa Gilly. L'accueil des « dames de la Villa Gilly » est décevant, et Aurora doit vivre où elle peut, de ses modestes rentrées. Son enfer particulier dans la Genève de l'exil commence. Ces extraits parlent de son retour en 1938 et de son séjour éphémère à la Villa Gilly.

Je suis montée à la mansarde où, comme treize ans auparavant, ma chambre m'attendait. Le même lit double était là, pour moi seule, cette fois-ci. Je me suis assise sur la marche en bois au pied de la lucarne. Je me suis mise à lire. Monsieur Choffat n'était pas une autorité épistolaire mais, hormis quelques fautes de participes et d'infinitifs ou quelques doubles « t » ou doubles « f » manquants, il se faisait parfaitement comprendre. Voici ce qu'il me disait peu ou prou : « Reste à Villa Gilly tant que je ne serai pas là. Jusqu'à ce que nous puissions nous retrouver, ma mère s'engage à t'héberger et à te nourrir, mais ne compte pas sur ce qu'elle te donne de l'argent. Essaie de lui être agréable en tout et de te



Le lac Léman et le Jet d'eau. Photo : Mariàngela Vilallonga

montrer gentille et docile avec elle et avec mes sœurs. C'est la meilleure façon de t'assurer le gîte et le couvert pendant mon absence, qui peut être longue. Si tu as quelque chose à me dire, écris-le et donne-le à ma sœur M. Elle se chargera de me le faire arriver ».

Memòries II, 160

Ce dont je ne pouvais pas me douter, c'était que la catastrophe en question arriverait si vite, en plein été, trois ou quatre semaines après mon arrivée à Villa Gilly. L'excuse pour me mettre à la porte était que les quatre femmes partaient en villégiature et qu'elles devaient fermer la maison. Je savais parfaitement que la maison ne fermait jamais. La vieille madame Choffat n'en

bougait pas depuis des années. C'était une magnifique propriété entourée de jardins et de bois, qui avait douze chambres et deux salles de séjour immenses. Aucune des quatre femmes ne travaillait car elles vivaient de leurs rentes. Mais moi, je n'étais que la femme d'un fils ; elles savaient que je venais d'un pays dévasté par la guerre, affamé et bombardé ; elles savaient que j'avais perdu quatorze kilos, que j'ignorais où mon mari se trouvait et que je ne savais pas où aller. Elles, qui allaient à la messe tous les jours, elles qui se confessaient et qui recevaient la communion, elles me mirent dehors avant même que j'aie pu me remettre des privations et des souffrances morales que j'avais endurées pendant deux ans de guerre civile, avant même que j'aie eu des nouvelles de mon mari ou que j'aie pu avoir le moindre espoir de son retour.

Memòries II, 168-9

9. Les cafés de Genève

Dans son œuvre Une certaine idée de l'Europe, George Steiner affirme que, d'un point de vue politique et culturel, les cafés urbains sont l'un des éléments qui définissent et qui conforment ce que nous appelons l'Europe. Il a écrit cela en 2004. Comme ce fragment de ses Memòries va maintenant nous le

montrer, Aurora Bertrana est devenue une grande connaisseuse des cafés de Genève, ce qui revient à dire des cafés d'Europe. Pendant ses premières années d'exil, Aurora vit ou, plutôt, vit mal la vie des cafés, la vie de la nuit à Genève. Ses trois premières années d'exil deviennent le revers de la médaille de ses trois ans en Polynésie. Dans une lettre à son ami Lluís Nicolau d'Olwer, datée de 1927, elle avait décrit sa vie en Polynésie en ces mots : « Vous me demandez des détails sur ma vie. Je ne vais vous dire qu'un seul mot : "Bonheur". Tout le reste n'est que brouilles. » En revanche, dans une lettre de mai 1938 écrite à Genève, elle avoue à son ami qu'elle a pensé au suicide, qu'elle ne lit plus, qu'elle n'écrit plus et qu'elle travaille comme secrétaire pour manger et ne pas tomber malade. Elle survit en enfer. Ou, selon le titre d'un chapitre du deuxième volume de ses Memòries : « L'université : un refuge. Les cafés minables : un autre refuge ».

J'avais pris l'habitude de me réfugier tous les soirs dans les établissements publics de mon quartier, de pauvres cafés minables et mal famés, fréquentés par la racaille : des tapineuses clandestines usées, quelques maquereaux malchanceux, des voleurs ratés et d'autres exemplaires de ce genre de bétail.

À Genève, il y a, bien sûr, toute sorte de cafés pour toutes les catégories sociales. [...] Je ne vais pas les décrire car d'autres « culs de café » le feraient — ou l'ont déjà fait

— mieux que moi. L'histoire des cafés de Genève mérite une attention spéciale, comme la méritent aussi ceux de Paris, de Londres, de Barcelone et de n'importe quelle grande ville du monde. Certains y ont passé les meilleurs moments de leur vie mais aussi les plus sombres et les plus désespérés, les plus risqués et les plus incertains. N'importe quel café où se retrouvent des hommes et des femmes de n'importe quelle classe sociale — elles possèdent toutes un intérêt qui n'est qu'à elles — constitue le plus captivant des romans, des drames ou des comédies politiques, sociales et sentimentales.

Ces cafés qui nous accueillent pendant quelques heures, qui nous réchauffent, qui nous rassemblent les uns les autres tout en nous offrant mille possibilités d'amitié et même — souvent — d'amour, ont besoin de plumes qui les perpétuent. [...]

Je me souvenais avec nostalgie des cafés de la bohème que j'avais fréquentés au début de mon exil, quand la guerre civile espagnole étouffait encore les derniers spasmes de la République moribonde et quand je n'avais pas encore bu jusqu'à la lie le calice de l'amertume. Ils étaient splendides en comparaison avec les cafés minables et mal famés où j'allais me réfugier au début de la Seconde Guerre mondiale.

Memòries, II, 231



Un des cafés de Genève. Photo : Mariàngela Vilallonga

Le premier des cafés décrits par Aurora est le Café de la Brosse. C'est son ami Jacquet qui le lui fait découvrir. Là, il la présente comme la « comtesse d'Olivarès », ce qui nous fait supposer qu'Aurora doit s'amuser à endosser ce rôle. C'est dans la description de ce café que surgit aussi l'une des deux occasions où Aurora raconte comment elle apprend la mort de son père — sans que les deux explications coïncident ; la deuxième mérite un chapitre spécial de ses Memòries : “La mort du père”.

À La Brosse, j'ai vécu un épisode réellement exceptionnel et tout à fait inexplicable, du moins en ce qui me concerne. Son héros ? Un chien. Si je ne me sou-

viens plus de son nom, je ne risque pas de l'oublier, lui. Ce n'était pas un spécimen hors-pair, ni un chien de cirque plus ou moins doué. C'était le jouet et un peu la mascotte de La Brosse. Tout le monde le cajolait, le caressait, le gâtait... Les morceaux de sucre, malgré le strict et rigoureux rationnement national, flattaient souvent le palais du chien.

Mon étrange aventure avec ce chien est directement associée à la mort de mon père, survenue à la mi-novembre 1941 à Barcelone.

J'avais appris la nouvelle de son décès grâce à une coupure de l'hebdomadaire *Destino* qui publiait également une photo de lui ainsi qu'un bref résumé de sa biographie.

Bien entendu, je n'avais parlé de cette mort à aucun de mes compagnons de La Brosse. Pas un seul ne me semblait digne de partager avec moi cette nouvelle douloureuse. L'amour, l'admiration et le respect que Prudenci Bertrana m'inspirait comme homme et comme écrivain, m'empêchaient d'en parler avec qui que ce soit. Voilà pourquoi aucun des habitués de nos réunions ne me serra la main avec plus ou moins d'affection. Seul le chien-mascotte s'approcha de moi, lui qui ne l'avait jamais fait avant. Il appuya sa tête sur mes genoux et la

laissa là pendant un bon moment en signe manifeste de sympathie. C'est lui, le chien, et aucun autre chaland de La Brosse, qui devina, ou qui ressentit peut-être par une espèce de télépathie que je ne n'oublierai jamais, que j'étais absolument bouleversée et que lui, le chien, partageait avec moi cette détresse grâce à je ne sais quelle transmission de pensée.

Memòries, II, 236

La Vieille Ville de Genève, pleine de cafés, de librairies et de vieilles échoppes, est l'un des lieux que fréquente Aurora Bertrana. Au Café de la Clémence, elle fait connaissance avec des gens du théâtre. L'un d'eux, Sacha Pitoëff, sera, des années plus tard, le protagoniste de L'année dernière à Marienbad, qu'Aurora verra dans un cinéma de Barcelone.

Le Café de La Clémence, place du Bourg-de-Four, est aussi à côté [de la cathédrale]. De l'orée de la cité et la rue de la Confédération où les bouquinistes recèlent d'authentiques trésors bibliographiques, à la place Saint-Pierre, la rue Calvin et l'Hôtel de Ville au style traditionnel, en passant par les clients eux-mêmes de la Clémence, tout le vieux quartier est digne d'une attention particulière. [...] La Clémence recevait un public de tout poil, surtout des gens du théâtre : des auteurs, des acteurs — parmi eux, le génial Michel Simon, l'acteur de cinéma qui a fait rire et pleurer des millions de spectateurs.

Sacha Pitoëff, le fils de la célèbre Ludmilla Pitoëff, était un autre client de La Clémence qui serait un jour un grand acteur. En dépit de sa jeunesse, Sacha attirait l'attention par son physique singulier : grand et très mince, il portait des cheveux très longs d'un noir si intense qu'il tirait sur le bleu. Malgré son âge, Sacha se produisait déjà au théâtre de la Comédie de Genève avec ses parents et ses frères et sœurs, où ils jouaient la version française de la *Nymphe au cœur fidèle* de Margaret Kennedy.

Sacha ne vivait que pour le théâtre. Il pensait y vouer tout son talent, tous ses efforts. Pour l'instant, il se formait sous la houlette de ses illustres parents, réfugiés en Suisse romande depuis que Paris était occupé par les troupes allemandes. Le pays s'enrichissait de personnalités venues du monde entier, qui s'opposaient au nazisme : des auteurs, des acteurs, des chanteurs, des musiciens... Tous – ou presque – y mouraient de faim comme moi. Pourtant, entre deux soupirs, la vie à Genève était encore délicieuse.

Memòries, II, 237

Le fait que je parle autant des cafés est bien compréhensible d'un point de vue sentimental. Je ne peux en effet évoquer aucun foyer, aucune pension de famille plus ou moins confortables, car le grenier de Win-



Ruelle de la Vieille ville avec la cathédrale au fond. Photo : Mariàngela Vilallonga

kelried – mon piteux logement – ne mérite aucun de ces deux adjectifs. [...] Après avoir fréquenté La Brosse et La Clémence, j’ai fini donc par m’établir au Café du Consulat, le plus chaleureux et le plus populaire des cafés frayés par la bohème genevoise.

Le Café du Consulat se trouvait dans la partie basse de la place du Bourg-de-Four. La maison était très ancienne – et sûrement historique, mais je ne peux pas l’assurer. Son air d’abandon, son entrée lugubre et mal éclairée, tout y respirait la misère, mais c’était une pauvreté empreinte de dignité. [...] Au Café du Consulat, les privilèges n’existaient pas. Une démocratie authentique y régnait et le crédit y était illimité. Toutefois, un beau jour, les habitués du café trouvèrent porte close et la lanterne de la façade, éteinte. Le mécène avait disparu sans réclamer nos dettes, vaguement notées sur une multitude de bouts de papier, « Bon pour un bock de bière » ou bien : « Bon pour un bol de café au lait », qui s’empilaient le long d’un crochet en fer à côté de la caisse vide et close. Les bohèmes du Café du Consulat se retrouvèrent tout tristes et désemparés.

Memòries, II, 241

Avec Frank Chabry, nous allions souvent à un café de la place Grenus où les gens pouvaient se souler et trouver un partenaire à bon marché et où, en outre, on se livrait

au trafic de drogues. Je ne me souviens plus de son nom. Frank l'appelait, tout simplement, le Café de Marie. Il était tout près de son atelier et mon ami peintre y passait souvent ses soirées. C'était le seul café de Genève où j'avais assisté à des bagarres, le seul où, plus d'une fois, j'avais vu deux femmes se griffer mutuellement la figure et s'arracher les cheveux par poignées. Quand Frank me trouvait plus abattue que d'habitude, il me proposait invariablement : « On va au Café de Marie ? Il y aura peut-être de la bagarre ! ».

Memòries, II, 241

À la même époque, les Allemands exigèrent de la neutralité suisse l'extinction des feux dans toutes les villes du pays. Ils disaient que la tache lumineuse de la Confédération Helvétique orientait l'aviation ennemie. À huit heures pile du soir, toute la Suisse restait donc dans le noir. Les portes et les fenêtres des établissements publics et privés étaient strictement voilées de tissu rouge et les passants devaient circuler munis de lampes de poche au hublot en verre bleu foncé. Les tramways roulaient tous feux éteints et il y eut un tas d'accidents les premiers jours. Quant à nous, la bande de Winkelried, nous nous réfugiions au Café des Armures, dans la partie haute de la *cité* , derrière la rue Calvin, qui portait ce nom parce qu'on exhibait près de cet établissement de vieux canons qui s'étaient couverts de gloire aux temps hé-

roïques des luttes contre les Austro-Russes. L'ascension et la descente de la vieille ville, dans le noir, étaient devenues difficiles et périlleuses. D'habitude, nous le faisons en groupe et nous gravissons la pente escarpée de la place des Trois-Perdrix en nous prenant par le bras, deux par deux ou trois par trois.

Memòries, II, 250

10. La Genève de l'exil, espace d'un roman

Aurora Bertrana écrit en français Six épaves, un roman encore inédit qui fictionalise son séjour à Genève pendant les premières années de son exil, et dont les décors et les personnages sont réels, quoique sous des noms fictifs. Le manuscrit tapé à la machine et bourré de corrections de la main de l'auteur, est conservé au fonds Prudenci et Aurora Bertrana de la bibliothèque de l'université de Gérone.

Je ne peux pas ne pas parler de *Six épaves* dans cette deuxième partie de mes *Memòries* car il s'agit plus que du fruit de mon imagination : c'est un fragment de la vraie vie de certaines personnes, dont l'insouciant Jacques et la complexe [Gala] Tomaixevska.

Memòries, II, 236

Gala et moi en étions les protagonistes féminines ; Jacques, Morisety et deux autres gaillards, les personnages masculins. Le roman s'intitulait *Six épaves* et, naturellement, chacun d'entre nous représentait l'une de ces épaves, un mot qui n'a pas de traduction exacte en catalan. Gala Tomaixevska était l'étoile autour de laquelle nous gravitions, comme cinq satellites. Des quatre garçons, il y en avait un, l'adonis du groupe, dont la pauvre Gala était follement amoureuse. Il s'appelait Philippe et sa perfection physique et son charme, unis à son insouciance naturelle, le destinaient fatalement à une prostitution presque inéluctable. Il ne pouvait rien y faire. Les femmes – et les hommes aussi – le poursuivaient inlassablement et se le disputaient avec fureur, Gala la première. J'ignore à quel point le beau Philippe correspondait à l'amour de la princesse. Je sais seulement qu'il la plaqua pour une chansonnière française du Kursaal.

Memòries, II, 262

Sous le titre de *Six épaves*, le roman fut présenté à un éditeur genevois qui le qualifia de « roman à scandale ». Furieuse, je l'enfouis dans une valise et il y reste encore. Qui sera le dénicheur qui le dénichera ? Le dénicheur qui le dénichera, bon dénicheur sera. Quelques années plus tard, un autre roman inspiré des personnages genevois de cette même époque, mais déjà pensé et écrit en catalan, subit lui aussi le même

refus et fut également traité de « roman à scandale » par plus d'un éditeur barcelonais. Cette tendance à se scandaliser, aussi bien chez les Suisses que chez les Catalans, me fait soupçonner qu'aussi bien les uns que les autres s'y voient plus ou moins reflétés. Ils ne supportent pas qu'une pauvre écrivainonne dévoile leurs petits secrets.

Ma relation avec la Tomaixevska s'étiola, non pas faute d'une amitié et d'une compréhension mutuelles, mais à cause de la maigre rentabilité alimentaire de l'une des parties contractantes. Travailler toute la journée pour se payer un bon repas pouvait valoir la peine. Être occupée toute la journée pour quelques morceaux de tomate et quelques feuilles de salade, non. Gala Tomaixevska se montra compréhensive.

Memòries, II, 263

L'activité littéraire d'Aurora durant sa deuxième étape genevoise, celle de l'exil, peut se résumer dans les extraits suivants dont le dernier, en français, appartient à son roman inédit Six épaves, qui se passe à Genève.

Noircir des pages que je déchirais immédiatement. Me battre littérairement avec les personnages de mon roman *Six épaves*. Je ne me souciais guère du reste.



Jardin des Bastions et façade de l'Université. Photo : Mariàngela Vilallonga

Tout cela se passait au début du mois de décembre 1941, quand l'Europe vivait l'époque la plus difficile de la Seconde Guerre mondiale.

Memòries, II, 267

Cet hiver-là, il s'était produit un événement important pour moi : la publication de mon œuvre *Fenua Tahiti*, éditée par la maison Delachaux et Niestlé. Le texte en français était de Mesdames De Montmollin et Des Gouttes, mais j'y avais ajouté quelques chapitres inédits. Pour fêter ça, les De Montmollin avaient organisé un dîner d'amis où, je crois me souvenir, allaient assister Ventura Gassol, Charles Ould et l'illustrateur du livre, Marcel North. Le jardinier en chef avait garni personnellement la table de fleurs et de bougies. Comme tout ce que faisait cet homme, *jardinièrement* génial, c'était une œuvre d'art. Pendant le repas, tout le

monde leva son verre en mon honneur et à la santé de ma future célébrité comme auteure en langue française. À l'époque, je collaborais littérairement avec *Suisse contemporaine* où l'un de mes récits avait été publié à côté de textes signés par deux de mes professeurs à l'université de Genève.

La *Semaine littéraire* de Genève venait de publier, à son tour, mon histoire *Noël sous les Tropiques* illustrée d'un très joli dessin de Grobéty et ma collaboration avec *La Gazette de Lausanne* avait l'air de bien marcher, elle aussi. Quant à mon roman *Six épaves*, il dormait pour l'instant dans une chemise en attendant la fin de la guerre pour chercher fortune à Paris. Selon un éditeur local, Genève, la ville éditoriale la plus libre de la Suisse romande, se voyait « trop » reflétée dans certains de mes personnages.

Memòries, II, 320

Un lourd paquet dans les bras, Soledad Pérez traversait lentement le jardin des Bastions. À la hauteur de l'Université, elle vit un banc vide, y déposa sa charge, s'y laissa choir avec un soupir de soulagement. Elle essuya la sueur de son front et de ses joues, regarda navrée les marques rouges imprimées par le lourd paquet sur la peau de ses bras.

À l'ombre légère des arbres, par ci et par là le long de l'allée, des jeunes mères tricotaient près des poussepousse vides. Des enfants gras et roses jouaient sur le gravier. Un vieux couple passait en se donnant le bras, un sourire enfantin sur leurs rides. Des étudiants, la serviette bourrée de livres, quittaient l'allée principale se dirigeant vers la bibliothèque universitaire.

Six épaves

11. L'université

Pendant ses deux séjours à Genève, l'université est une référence intellectuelle et une planche de salut pour Aurora. Nous pouvons le lire dans les morceaux qui suivent et qui sont bien représentatifs des deux époques.

J'ai même eu un peu peur... Mais j'aimais bien être assise à l'arrière d'une moto et encore plus pour découvrir de nouveaux quartiers de la ville. Txereixewski a fait deux ou trois crochets pour me les montrer. Nous nous sommes arrêtés au jardin des Bastions, là où s'élève l'université de Genève et le monument spectaculaire dédié à la Réforme. Farel, Calvin, Bèze et Knox, gigantesques, fantasmagoriques,



Monument dédié aux pères de la Réforme. Photo : Mariàngela Vilallonga

blancs, droits et rigides, s'appuyaient contre les murailles des anciennes fortifications. Ils semblaient vouloir faire peur aux pacifiques habitués du jardin. Les arbres, les arbustes, les fleurs et le gazon s'étendaient, verts et tendres, comme s'ils essayaient d'adoucir la sévérité du monument. Beaucoup de jeunes mamans, chargées d'enfants, poussaient des landaus ou tricotaient à l'ombre aimable des feuillages.

Après avoir contemplé et commenté le monument dédié aux réformateurs, nous sommes remontés en selle et avons roulé vers le restaurant russe. La soupe au chou, au paprika et au sucre ne m'a pas beaucoup plu. C'est un plat trop exotique pour mon palais, même s'il est parfaitement mangeable. Je n'ai pas goûté la vodka.

Memòries, I, 276

Mes objectifs et mes tâches de l'université littéraire étaient sacrés. Ni [Monsieur François] ni moi n'essayions de nous cacher que mon retour à la Faculté des Lettres répondait à mon désir d'y trouver non seulement un refuge intellectuel et moral, mais aussi une température ambiante satisfaisante. La tiédeur du chauffage central, restreint mais non pas supprimé, nous unissait. J'assisterais à tous les cours qu'il me plairait, ce n'était pas la peine de m'y inscrire : Histoire de la littérature italienne et française, Rédaction, Phonétique... Monsieur François ouvrait grand les bras en me montrant l'intérieur du bâtiment.

— Bon, alors, vous savez, vous êtes ici chez vous.

Et c'est ce qui arriva ! Tant qu'il y aurait un cours de littérature à suivre, tant qu'il y aurait des calories et de l'éclairage électrique dont profiter, je serais à la fac de Lettres. On n'avait jamais vu quelqu'un aussi avide « d'apprendre » (!) que moi, même si, la nuit tombée, l'université s'assombrissait et la Winkelried se frigorifiait. [...] je sortis de mon engourdissement en voyant mon très cher et très admiré Henri de Ziegler monter en chaire pour le cours d'Histoire de la littérature française. Il était encore frais comme un gardon. Le temps n'avait pas affecté son humeur combative. Il ne transigeait pas sur Voltaire. [...] il ne se contentait pas des poncifs de la littérature : Flaubert, Balzac, Colette... et le grand favori

de l'époque, André Gide. (Personnellement, la lecture de certaines œuvres d'André Gide me donnait envie de vomir.) [...] C'était un grand et fidèle admirateur de l'écrivain vaudois Ramuz.

Memòries, II, 228

C'est donc grâce à l'université, et à l'université, que je résolvais partiellement un de mes problèmes : celui du chauffage et de la culture littéraire. Quand le jour tombait, hélas, les lumières des salles de classe s'éteignaient. Le jardin des Bastions se drapait dans les ténèbres, le froid et le silence. Il fallait rentrer à Winkelried. Et qu'est-ce qui m'attendait à Winkelried ? La solitude, le froid et le silence. L'horrible froid, surtout, que je n'avais plus le courage de supporter.

Memòries, II, 230

12. Chez le docteur X près du pont de la Machine

L'un des épisodes les plus importants du premier séjour d'Aurora à Genève est celui de sa visite chez un médecin dont elle ne dit pas le nom et qu'elle baptise comme le "docteur X". Ce qui ne manque pas de nous étonner, c'est que, des années plus tard, Mercè Rodoreda, l'autre célèbre écrivaine exilée à Genève, écrira

un conte intitulé “ Paralyse ”, situé à Genève et à Barcelone, dont le fil conducteur est lui aussi une visite chez le médecin. L'idée de se suicider en se jetant du pont de la Machine apparaît dans les deux récits. Il est intéressant de lire tout le chapitre du premier volume des Memòries, publiées en 1973, et de lire ensuite le conte de Rodoreda, publié en 1978 dans son volume Comme de la soie et autres contes. Les solutions que chaque auteure apporte au dénouement de l'histoire nous font voir aussi les différences qui les séparent.

Après quelques jours de repos absolu dans la chambre d'Élisa, je suis sortie pour aller voir un autre médecin que madame Burnier aussi nous avait recommandé. Je ne me sentais pas très en forme, mais je voulais savoir si je devais continuer à prendre du repos ou si je pouvais reprendre mes cours à l'Institut Dalcroze.

Le docteur X m'ausculta longuement. Il avait l'air compétent et honnête. Je répondis à toutes ses questions avec la même sincérité. Lorsqu'il eût terminé son examen, le médecin déclara que « tout était détraqué ». En deux mots, qu'aucun des organes ou des viscères de mon corps ne fonctionnait comme il aurait dû : mon intestin, mes ovaires, mon foie, mes poumons, mon cœur, c'était la pagaille partout. La seule chose que le médecin trouvait en bon état, c'était mon cerveau. Oui, mon cerveau. Mes réponses le démontraient.

Comme, d'après lui, j'étais pourrie de partout, il ne me fit aucune ordonnance ni même quelques recommandations.

Je sortis de chez le médecin dans un état d'esprit bizarre. J'étais, me semblait-il, une candidate au trépas ayant de grandes chances de succès immédiat et, d'un autre côté, une jeune femme qui peinait un peu à marcher sur les trottoirs de la ville tout en ressentant une furieuse envie de manger quelque chose. Si ce que le médecin me disait était vrai, ce n'était presque pas la peine de continuer mes études, de lutter si âprement, de me débattre au milieu d'obstacles de toute sorte... Pour arriver à quoi ? J'avais l'impression que, pour être tout à fait logique, la seule chose qui me restait à faire à ce moment-là était de mettre fin à cette vie sans joie, sans lumière et sous la menace atroce d'une décadence physique fatale.

Le pont de la Machine était près d'où je me trouvais à ce moment-là. Je m'y étais souvent arrêtée au milieu. Le Rhône débouchait du Léman comme une bête sauvage qu'on libère soudain de sa cage. Lorsqu'il quittait la ville, les premiers pas du grand fleuve étaient vifs, impétueux, fermes. Les eaux, intrépides et bouillonnantes, commençaient leur course glorieuse vers la Méditerranée sous le pont du Mont-Blanc. Elles



Île Rousseau et pont du Mont-Blanc. Photo : Mariàngela Vilallonga

abandonnaient le lac, heureuses de se débarrasser de sa tutelle fastidieuse. Elles butaient contre l'île Rousseau, le premier obstacle sur leur chemin, et se divisaient en deux bras. Sur le premier, calme et silencieux, des cygnes nageaient, des barques se balançaient, des vols de mouettes admiraient leur reflet. L'autre, rebelle, mugissant, fougueux, passait avec emportement sous le pont des Bergues et se cognait avec fracas contre la barrière du pont de la Machine. Les flots, arrêtés soudain par l'écluse, se transformaient en montagnes d'écume. Ils se ruaient les uns sur les autres, reculaient, revenaient à l'attaque, se bousculaient, se poussaient, recommençaient obstinément, fatalement, à s'entrechoquer dans un tapage assourdissant et en formant des remous insondables. Si l'on visitait l'endroit en compagnie de quelqu'un et que l'on voulait échanger quelques mots, il fallait le faire à grands cris, sans aucune garantie de se faire entendre.

Le spectacle était impressionnant : le pont de la Machine était un « instrument de suicide » parfait. Je n'avais jamais compris pourquoi les Genevois désespérés de la vie qui, de temps à autre, décidaient d'y mettre fin « aquatiquement », choisissaient le pont du Mont-Blanc ou l'île Rousseau pour se jeter dans le Rhône d'où ils seraient tirés, quelques secondes plus tard, par un canot de la police devant un public de centaines de passants avides de spectacle. Le pont de la Machine était, lui, peu fréquenté et il constituait une voie royale vers l'autre monde dare-dare et à tous les coups. Quelques instants suffiraient pour que mon corps, ce corps qui d'après le docteur X n'était plus qu'une ruine, se transforme en un amas d'os brisés et une soupe d'organes écrabouillés. La mort la plus rapide et la plus sûre se trouvait, sans le moindre doute, sous ce pont citadin. Aucun suicidaire minimalement sérieux ne pouvait en douter. Je dirais même plus : le moindre badaud ayant un peu d'imagination pouvait s'en rendre compte.

Je venais de régler les honoraires du docteur X grâce à l'argent d'Élisa. Le brave homme m'avait communiqué placidement ma sentence de mort sans me coûter trop cher. Il me restait donc quelques sous dans mon porte-monnaie. Paradoxalement, j'étais morte de faim. La seule idée de l'un de ces délicieux goûters faits de tartines grillées avec du beurre et de la confiture d'abri-



Pont de la Machine. Photo : Mariàngela Vilallonga

cots ou de prunes et arrosés de café, de lait, de chocolat ou de thé, me mettait l'eau à la bouche. Je décidai donc d'entrer dans une pâtisserie. L'odeur de pain chaud mêlée à un parfum de citron et de vanille arrivait jusque dans la rue pour me dire d'une voix claire : « Rentre ! Rentre ! Assieds-toi et régale-toi ».

Cette voix si persuasive couvrait celle, encore lointaine, du pont, de son écluse et de ses milliers de millions de litres d'eaux mugissantes et mortelles.

Dans l'établissement, on jouissait d'une douce chaleur. La serveuse, avec sa coiffe et son petit tablier blancs amidonnés, s'approcha de moi pour me demander ce que je désirais.

— Une bonne tasse de chocolat (inutile ici de préciser

« au lait » car personne n'aurait jamais eu l'idée de le préparer avec de l'eau) et des toasts beurrés.

Il y avait longtemps que l'idée de prendre un bon chocolat chaud à la suisse me trottait dans la tête. Ce que je regrettais, c'était qu'Élisa ne soit pas avec moi. Mais quand j'allais lui raconter le diagnostic fatal du docteur X, la pauvre en perdrait l'appétit. Moi, par contre, je savourais avec une véritable délectation mon chocolat bien crémeux et parfumé ainsi que mes tartines généreusement beurrées. J'avais l'impression de découvrir soudain ou, peut-être bien, de me souvenir, que l'un des plus grands plaisirs de la vie était de manger de bonnes choses, et je ne comprenais pas comment j'avais pu renoncer à manger, non seulement « de bonnes choses » mais, tout simplement, « des choses ». Mon idée fixe d'obtenir un certificat d'études et d'aller enseigner la rythmique en Perse, en Inde ou en Californie s'apparentait maintenant à un cauchemar dont on se réveille en découvrant le simple plaisir de vivre.

Au diable la rythmique et l'Institut Dalcroze, auxquels j'avais sacrifié absurdement ma santé et ma vie ! Je réglai mon goûter avec l'argent d'Élisa et sortis dans la rue dans un état d'esprit bizarre. Je respirais mieux et Genève était différente. Une petite lumière qui s'était allumée au plus profond de mon être brillait en moi et

je pouvais y voir, à présent, des éléments nouveaux, encore vagues mais encourageants. C'était peut-être une espérance aussi vaine que les autres. Qui sait si ce n'était pas, tout bêtement, l'espoir de « vivre ». Vivre ! Vivre, travailler, gagner un peu d'argent, manger, voyager, voir de nouveaux pays ensoleillés et aimables, tomber amoureuse, chérir un ami, écrire...

La vie était merveilleuse et le docteur X, un âne bâté.

Memòries, I, 315-7

13. Winkelried

Du fait des tristes conditions de son logement, de sa misère et de ses maladies, Aurora vit des moments difficiles dans sa chambre sous les combles du 4 de la rue Winkelried. Elle doit être hospitalisée à cause d'une double pneumonie. Elle reconnaît sa chance de pouvoir compter sur l'aide de bons amis comme les familles De Montmollin et Des Gouttes. Ils l'invitent à Perreux et elle accepte, ce qui lui permettra de vivre plus tranquillement pendant quelques années, sans privations et avec le sentiment d'être utile en collaborant à l'hôpital psychiatrique. C'est avec eux qu'elle quittera Genève.

Dernièrement, le nombre d'amis que je comptais avait augmenté de deux familles distinguées, les De Montmollin et les Des Gouttes. Le docteur Robert de Montmollin était un psychiatre remarquable. Il exerçait la fonction de sous-directeur à l'asile d'aliénés de Bel-Air. Sa femme cultivait les lettres et la musique. Monsieur Des Gouttes était avocat et son épouse, écrivaine. Ils m'avaient tout de suite démontré beaucoup de sympathie et les deux femmes s'étaient offertes à faire ensemble la traduction française de mon livre sur les îles du Pacifique. [...]

Toutefois, Robert de Montmollin fut nommé directeur de l'Hospice Cantonal de Perreux et mes amis abandonnèrent le canton de Genève pour celui de Neuchâtel, où se trouvait cet établissement public. Cet hiver-là – je ne peux pas préciser si c'était celui de 1941-1942 ou celui de 1942-1943–, j'attrapai un gros rhume. [...]

La seule chose que je savais, c'était qu'après avoir été expulsée de Villa Gilly, après avoir été abandonnée par mon oncle d'Amérique, après m'être réfugiée dans le grenier de Winkelried où j'avais eu si faim et si froid, cette clinique, même avec ma double pneumonie et ma mine de déterrée, me semblait un paradis sur terre. Si j'étais morte cette nuit-là, comme on me disait qu'il aurait bien pu m'arriver, je serais passée dans



Portrait d'Aurora Bertrana, par Robert de Montmollin

l'autre monde sans m'en rendre compte, en ayant la conscience tranquille de n'avoir jamais voulu faire de mal à personne et délestée des désillusions et des tracasseries humaines tout comme de la souffrance physique.

À la clinique de la Servette, je n'eus que de bonnes surprises. Dès le premier après-midi du jour de mon arrivée, Antoinette de Montmollin arriva, venue expressément de Neuchâtel après avoir reçu un coup de fil de Georges Grobéty. Ventura Gassol, qui avait été prévenu par téléphone lui aussi, vint de Lausanne. [...]

Pourtant, soudain, Winkelried et même ma chère Genève m'apparaissaient comme une menace, comme un piège toujours sur le point de se refermer sur moi. Winkelried, sa lumière grisâtre et sa froideur, Winkelried, qui sentait toujours le renfermé et le rat, était comme une grande ombre fantomatique qui se projetait sur ma vie. Ma vie ! Que serait ma vie, « le trésor » de ma vie, loin de Winkelried ? Tout à coup, un furieux désir de m'enfuir de cet endroit s'était emparé de moi. Était-ce un éveil ? Ou, au contraire, une défaillance ? Dieu seul le savait. Je voyais seulement que j'évoquais Winkelried avec horreur et, qu'en revanche, je rêvais de Perreux comme de la plus lumineuse et la plus chaleureuse des promesses.

Memòries, II, 306-11

Si Aurora qualifiait ses trois années passées en Polynésie d'heureuses, les trois ans à Winkelried furent tout le contraire : un véritable enfer sur terre. Voici ses mots d'adieu à Winkelried, qui seront aussi ceux de son départ de Genève.

Quitter Winkelried signifie beaucoup plus que quitter un logis où l'on a passé trois années de sa vie. Quitter Winkelried veut dire mettre un point final, clore une époque extraordinaire de mon existence, et non pas d'une façon courante, mais avec une joie mêlée de regrets. Le grenier de Winkelried fut le théâtre d'un des drames les plus inhumains de ma vie et dont le dénouement aurait dû être, logiquement, la mort, parce que, logiquement, un corps humain ne supporte pas trois ans de faim, de froid et d'abandon de la société. Cependant, la nature humaine nous donne souvent les moins logiques des solutions et les plus grandes surprises. Elle donne vie à un corps affaibli soumis à des températures rigoureuses et elle tue un corps bien nourri, bien chauffé et amoureux soigné par sa famille, sa parentèle et ses amis. Lorsque j'évoque cette époque étrange de ma vie, je dois admettre que je jouissais d'une excellente santé et d'un instinct de conservation puissant. Ce qui m'alimentait, plus que ce que je mangeais chez moi, c'était ce que je mangeais de temps en temps chez les autres. D'une façon plus ou moins discrète, je jouais les parasites en me laissant nourrir et chauffer par mes amis pour compenser ce que Winkelried ne pouvait pas m'offrir. Et ce, trois ans de suite ! Trois ans riches aussi de trésors d'émotions, de surprises, de découvertes, d'humanité... Combien de merveilleuses expériences, bonnes et mauvaises, de ce que l'homme est capable d'être et de faire preuve...

À Winkelried, j'avais fréquenté des êtres vraiment extraordinaires et loin de Winkelried, mais à cause de Winkelried, aussi : la bohème et le vice, l'égoïsme et l'avarice des familles, l'orgueil, le courage et les convenances sociales bourrées d'hypocrisie, le désintéressement, l'amitié... Toutes ces qualités et tous ces défauts humains, je les avais connus à Winkelried, en savourant les premières et en acceptant les seconds tout en m'en défendant.

Memòries, II, 315-6

Elle est bien loin la Genève des années vingt où une jeune Aurora roulait en moto d'un bout à l'autre de la ville avec un ami et où, en moto aussi, elle faisait le voyage jusqu'à Barcelone pour annoncer son mariage à ses parents. Il n'y a pas le moindre recoin de Genève qu'Aurora ne connaisse et, grâce à ses Memòries, nous pouvons aujourd'hui arpenter la ville entière : Aurora est allée partout et elle a porté Genève dans son cœur jusqu'à son dernier jour. Sa vie fut une vie intense, passionnée ; une vie vécue à fond et jusqu'au fond, partout et avec tous ceux dont elle partagea l'existence. Une vie de plénitude, une vie riche, une vie pleine d'aventures et, à la fin, pleine de sagesse. Aurora vécut d'abord sa vie puis, en toute connaissance de cause, elle la décrivit dans la grande œuvre que constituent ses Memòries.

Bibliographie

Aurora Bertrana (2013), *Memòries fins al 1935 et Memòries del 1935 fins al retorn a Catalunya*. Girona : Diputació de Girona. 2 vol.

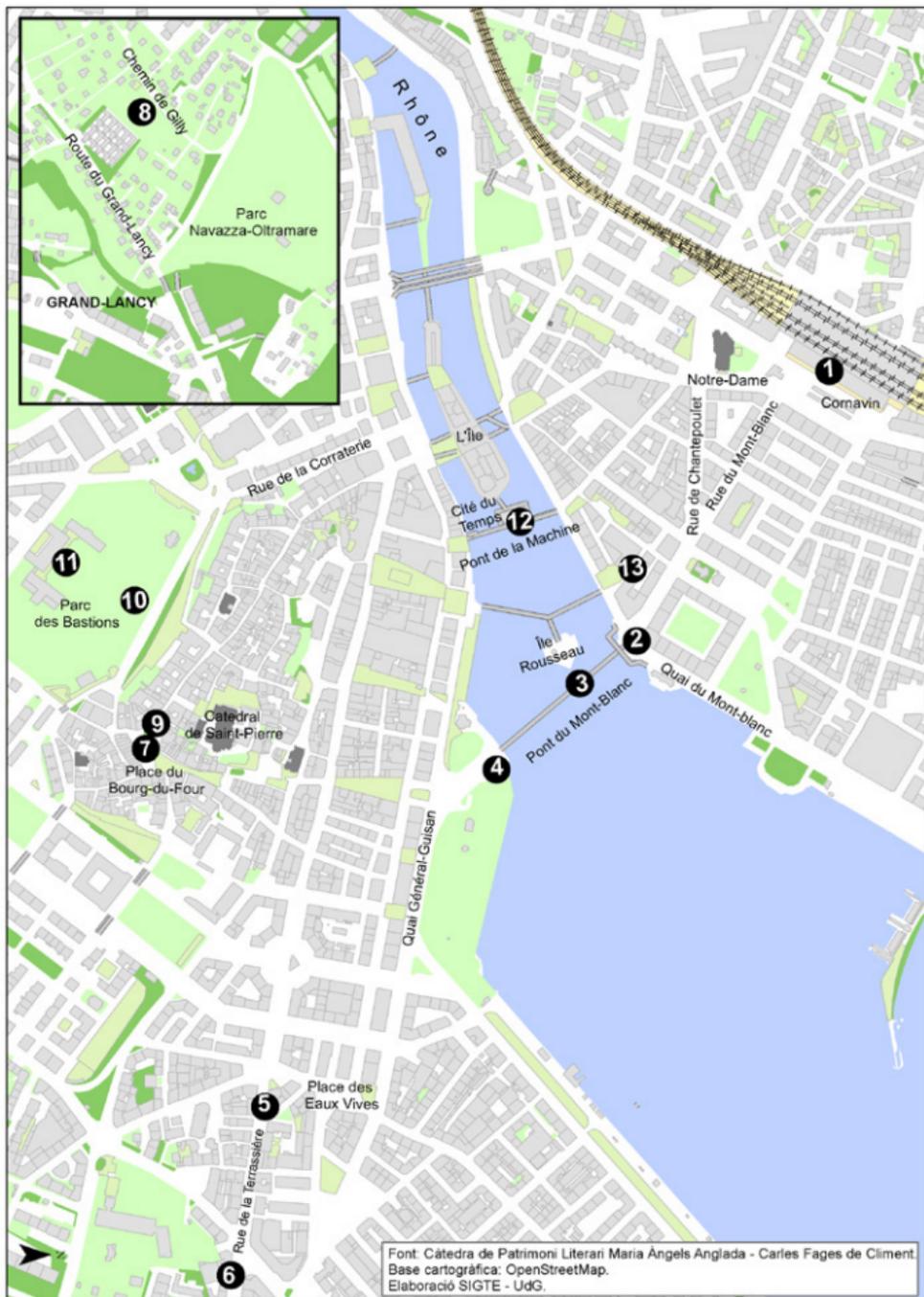
Aurora Bertrana, *Six épaves*, un roman inédit conservé au fons Bertrana de l'Université de Gérone.

Catalina Bonnín (1999), « Aurora Bertrana i Lluís Nicolau d'Olwer, una amistat de catorze anys. » *Revista de Girona* 193.

Neus Real Mercadal (2007), *Aurora Bertrana, periodista dels anys vint i trenta*. Girona : CCG Edicions i Fundació Valvi.

Mapa





Légendes du parcours

1. Genève dans l'imagination d'Aurora et son arrivée à la gare de Cornavin *pàg 7*
2. Premier après-midi à Genève [le pont du Mont-Blanc du côté du quai du Mont-Blanc] *pàg 11*
3. Un itinéraire dans un itinéraire [le pont du Mont-Blanc] *pàg 13*
4. Nicolau d'Olwer [sur le pont du Mont-Blanc du côté de la vieille ville] *pàg 17*
5. Sa première chambre, chez le pharmacien Brachard [4, rue de la Terrassière] *pàg 20*
6. L'institut Dalcroze [44, rue de la Terrassière] *pàg 22*
7. Aurora trouve refuge chez ses amies [place du Bourg-de-Four] *pàg 26*
8. Monsieur Choffat et la Villa Gilly [Grand-Lancy] *pàg 30*
9. Les cafés de Genève [sur la place du Bourg-de-Four] *pàg 37*
10. La Genève de l'exil, espace d'un roman [le jardin des Bastions] *pàg 47*
11. L'université [jardin des Bastions] *pàg 52*
12. Chez le docteur X près du pont de la Machine [le pont du côté de la vieille ville] *pàg 55*
13. 4, rue Winkelried *pàg 62*

Catalogue

1. **Rodoreda Romanyà**. Presentació, guió i selecció de textos : Mariàngela Vilallonga. 2008
2. **Besalú**. Guió i selecció de textos : Esther Fabrellas, Anna Guix, Francesca R. Uccella. 2008
3. **Ripoll**. Presentació, guió i selecció de textos : Jordi Mascarella i Rovira, Francesca R. Uccella. 2010
4. **Gaziel a Sant Felin de Guixols**. Guió : Francesca R. Uccella. Selecció de textos : Dolors Masferrer. 2011
5. **La casa de la literatura**. Guió i selecció de textos : Esther Fabrellas, Francesca R. Uccella, Mariàngela Vilallonga. 2012
6. **Maria Àngels Anglada a Figueres**. Guió i selecció de textos : Francesca R. Uccella. 2012
7. **Els balnearis de la Selva**. Guió i selecció de textos : Narcís Figueras, Francesca R. Uccella, Mariàngela Vilallonga. 2012
8. **La Casa Masó literària**. Presentació, guió i selecció de textos : Narcís-Jordi Aragó i Masó. 2013
9. **« Siats de natura d'anguila » : Bernat Metge i Barcelona**. Guió i selecció de textos : Joan Santanach, Albert Soler, Pilar Martínez, Hèctor Mellinas, Irene Tetteh, Arnau Vives. 2013
10. **Fages de Climent a Castelló d'Empúries**. Guió i selecció de textos : Joan Ferrerós, Jordi Pla. 2014
11. **« Què us diré? » Ramon Muntaner i Peralada**. Presentació i selecció de textos : Xavier Renedo. 2015
12. **L'Empordà de Maria Àngels Anglada**. Presentació i guió : Anna Perera Roura. Selecció de textos : Laura Masmiquel, Anna Perera, Elisabet Sunyer. 2015
13. **Castell de Requesens**. Presentació, guió i selecció de textos : Lluís Serrano. 2016
14. **Fages de Climent a Figueres**. Presentació, guió i selecció de textos : Joan Ferrerós. 2017
15. **Vilabertran**. Presentació, guió i selecció de textos : Marta Callavé, Carles Masoliver, Francesc Montero. 2017
16. **Aurora Bertrana a Ginebra**. Presentació, guió i selecció de textos : Mariàngela Vilallonga. 2017
17. **La Genève d'Aurora Bertrana**. Textes réunis et présentés par Mariàngela Vilallonga. Traduction : Isabel Carbonell. 2018